

Pascale Bussières
Éclairer le monde

Marie Labrecque

Le polar scandinave
Volume 8, numéro 4, été 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66709ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (imprimé)
1923-211X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Labrecque, M. (2012). Pascale Bussières : éclairer le monde. *Entre les lignes*, 8(4), 10–12.

Pascale Bussièrès

Éclairer le monde

ENTREVUE MARIE LABRECQUE / PHOTO JULIE DUROCHER / Depuis l'âge de 13 ans, Pascale Bussièrès fait intimement partie de l'imaginaire cinématographique et télévisuel québécois. On découvre chez cette comédienne entière une lectrice avisée et intelligente. La vedette des téléseries *En thérapie*, qu'on verra sur TV5 à l'automne, et *Belle-Baie* admire les écrivains pour leur capacité à éclairer notre monde.

ENTRE LES LIGNES : COMMENT S'EST AMORCÉ VOTRE CONTACT AVEC LA LECTURE?

PASCALE BUSSIÈRÈS : Enfant, je n'étais pas une lectrice très assidue. Pas avant l'âge de 13, 14 ans où, tout à coup, une grande porte s'est ouverte. Mon père, qui a été professeur d'histoire, spécialisé dans la Grèce antique, était un lecteur presque excessif. Et j'avais une amie – elle a depuis écrit un premier roman – qui lisait des briques; ça me fascinait. J'étais même envieuse. Moi, je n'avais alors pas la patience d'être absorbée par un livre. Maintenant, je ne m'en passerais pas. Je ne m'endors pas sans lire. Surtout quand je suis en tournage. C'est une façon de me recentrer. J'ai un métier très impudique, dans la mesure où l'on est toujours en groupe. La lecture me permet de refermer un peu les portes. Et j'ai tendance, quand je lis, à noter les phrases qui résonnent, ou les pensées qui me viennent.

QUE S'EST-IL PASSÉ À L'ADOLESCENCE QUI VOUS A TRANSFORMÉE EN LECTRICE?

Je crois que c'est l'âge où l'on commence à avoir un regard sur la vie. Et comme j'avais un cercle d'amis dont beaucoup étaient plus vieux que moi, ils m'ont donné des choses à lire. Je pense à *L'étranger*, de Camus. Ce premier contact avec l'existentialisme correspond à une espèce de distanciation qui s'opère

dans l'identité, au fait qu'on veuille être unique, qu'on a le sentiment d'être en dehors du consensus.

Et il y a eu *L'écume des jours*, de Boris Vian. Je me souviens encore de sa façon un peu surréaliste, fantaisiste, de concevoir le monde, les rapports humains. Quand j'étais en France, je vivais Paris à travers cette lunette-là. On est habité par certains auteurs. La même chose s'est passée quand j'ai lu Milan Kundera : en 1990, un an après la tombée du mur de Berlin, je me suis retrouvée à Prague, à louer l'appartement d'une femme qui était encore paranoïaque face au système communiste, et c'était comme si j'étais dans une œuvre de Kundera... J'ai tout de suite eu l'impression de reconnaître cet appartement, son âme. C'est un sentiment très puissant, que d'être enveloppé par quelque chose qui précède le lieu.

QUELS ROMANS DE KUNDERA VOUS ONT LE PLUS MARQUÉE?

Il y a évidemment *L'insoutenable légèreté de l'être*. Puis, *L'immortalité*. J'aimais le côté ludique de Kundera, cette façon d'être à la fois grave et éminemment léger, sa grande sensualité. Il a un regard extrêmement cynique, et en même temps d'une infinie tendresse, sur l'amour, sur l'humanité. Mais ça correspond à une autre époque. Je n'ai plus envie de lire du Kundera. Je pense qu'il est devenu beaucoup plus hermétique.



« Les romanciers m'impressionnent. [...] Ça m'émerveille chaque fois de constater que des gens arrivent à définir le monde avec cette intelligence, cette finesse. »

du monde, des autres, de nous-mêmes. C'est extrêmement déterminant, ce qu'on choisit de lire, et de ne pas lire. Moi, je n'ai pas tendance à être dans l'air du temps, à lire les grands romans à succès. « Millénium » par exemple. Mon père lisait beaucoup d'auteurs de polars scandinaves depuis très longtemps, avant que ça ne devienne à la mode. Ça ne m'a jamais branchée. Mais maintenant qu'il est décédé, j'ai envie de lire ce qu'il lisait. Je suis en train de reprendre sa bibliothèque. Il y a là une encyclopédie extraordinaire de Will Durant, toute reliée en cuir : *L'histoire de la civilisation* (en 32 volumes). J'ai beaucoup de plaisir à tomber là-dedans, à lire un chapitre de temps en temps.

QUEL RAPPORT ENTRENEZ-VOUS AVEC L'OBJET LIVRE?

J'aime l'objet, l'odeur, le fait qu'il a été manipulé. J'ai beaucoup de mal à lire de longs articles sur Internet. C'est impersonnel. Il y a des livres partout autour de moi : sur ma table de chevet, dans la cuisine, dans le salon, partout! Dans la chambre des enfants, ça déborde. C'est une présence, ça a quelque chose de rassurant. Comme la pérennité du monde. Les livres nous construisent, profondément, dans notre perception

VOUS VOUS INTÉRESSEZ À L'HISTOIRE?

J'adore les romans historiques. J'ai été transportée notamment par *Les piliers de la terre*. Par l'impression d'y être, de saisir comment l'être humain vivait en 1400, au cœur de l'Europe. J'aime beaucoup les détails de la vie quotidienne, et Ken Follett est assez éloquent dans ce domaine. Et j'ai lu Sénèque, dernièrement : *Apprendre à vivre : Choix de lettres à Lucilius*. Je trouve ça d'une actualité! J'ai été frappée par sa lucidité par rap- ▶

LES CHOIX DE
PASCALE BUSSIÈRES

APPRENDRE À VIVRE :
choix de lettres à
Lucilius
Sénèque
Arlea
2010



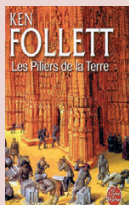
ROSA CANDIDA
Audur Ava Ólafsdóttir
Zulma
2011



AMÉDÉ
Georgette LeBlanc
Perce-Neige
2010



PEUT-ÊTRE QUE JE
CONNAIS L'EXIL
Annick Charlebois
Québec Amérique
2008



LES PILIERS DE
LA TERRE
Ken Follett
Le Livre de Poche
2010



L'ART PRESQUE PERDU
DE NE RIEN FAIRE
Dany Laferrière
Boréal
2011

port à la condition humaine. C'est incroyable que l'humanité ait si peu évolué en 2000 ans. Ça me rassure et en même temps, ça me désole. On a tellement fait fausse route sur la connaissance de ce qu'on est, comme humanité. Je lisais en parallèle, comme lecture de chevet, des méditations bouddhistes du dalaï-lama et de son traducteur français, Matthieu Ricard. Je vois un tel rapprochement entre la pensée bouddhiste et la philosophie stoïcienne de Sénèque, qui prônait le contrôle des passions, parce qu'elles seraient le pire ennemi du raisonnement. Moi, ça me captive, parce que je suis assez passionnée, et il faut que j'apprenne ça dans la vie : la maîtrise!

VOUS AVEZ TRANSMIS VOTRE AMOUR DE LA LECTURE
À VOS DEUX FILS?

Je leur ai beaucoup lu d'histoires, religieusement, tous les soirs. Il y en a un qui lit énormément, et l'autre qui ne veut rien savoir... Si je leur ai fait la lecture assidûment, ce n'est pas par volonté d'en faire des lecteurs à tout prix, mais parce que je trouve que c'est un rituel, un moment sacré de communion, d'apaisement, et d'ouverture sur le monde. Ça m'a souvent permis d'aborder certains sujets avec mes fils, d'ajuster le tir sur certaines choses. J'ai découvert par exemple Claude Ponti, un auteur français qui conçoit et dessine des livres extraordinaires pour les enfants, où il traite des fantômes, des angoisses, mais à travers un monde complètement décadent, avec des monstres. Il peut ainsi aborder le deuil d'une façon si poétique! C'est presque de l'illustration psychanalytique.

QUELS SONT VOS COUPS DE CŒUR RÉCENTS?

J'ai adoré *Rosa candida*, un roman islandais. J'ai une attirance pour l'Islande, son côté sidéral, ses politiques culturelles audacieuses... Je pense que c'est en Islande qu'on trouve le plus de lecteurs au monde. Ils ont vraiment une culture à part. Et j'y vois beaucoup de correspondances avec le Québec, avec la nordicité. *Rosa candida* est une très belle histoire, le *road trip* d'un jeune homme qui apprend la vie, et qui réussit à cultiver une variété de rose dans cette Islande aride... C'est magnifique!

Par l'intermédiaire d'une réalisatrice de *Belle-Baie*, j'ai aussi découvert Georgette LeBlanc, une auteure de la Nouvelle-Écosse. Ça fait cinq ans que je tourne en Acadie. J'ai un coup de cœur pour les Acadiens. Ce sont des gens extrêmement allumés, qui ont une identité culturelle très déterminée, très forte, qui les amène à réaliser beaucoup de choses. Georgette LeBlanc a écrit deux romans : *Alma* et *Amédé*, que je suis en train de lire. C'est d'une sensualité... Le chiac est une langue de cul et de bord de mer (rires).

VOUS AVEZ AUSSI APPORTÉ PEUT-ÊTRE QUE JE
CONNAIS L'EXIL...

Annick Charlebois est l'amie dont je parlais plus tôt, avec qui j'ai grandi. Puisque je la connais, c'est extrêmement troublant pour moi de lire son roman. C'est particulier à la littérature : il y a des choses qu'on ne dit pas dans la vie, mais qui sortent dans la création... Et je trouve que c'est un roman magnifique. L'histoire d'un immigrant du Salvador qui tombe amoureux d'une Québécoise ayant perdu contact avec son père pendant de nombreuses années. Donc, ça raconte deux exils, l'un mental et l'autre géographique.

VOUS LISEZ D'AUTRES ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS?

J'aime beaucoup Dany Laferrière. J'ai lu son dernier opus, qui est plutôt de l'ordre des réflexions, *L'art presque perdu de ne rien faire*. Extraordinaire! Je le trouve suave, d'une grande intelligence, très juste. Un peu comme Kundera, il est empreint de gravité et de légèreté à la fois. J'estime qu'ils se ressemblent.

QU'EST-CE QUE VOUS CHERCHEZ DANS UN ROMAN?

Les romanciers m'impressionnent. Jean Barbe était dans notre maison de campagne quand il a écrit une partie de *Comment devenir un monstre*. Et quand j'ai lu son roman, je me suis dit : Mon Dieu!, mais quel passage de ça a-t-il écrit quand il était chez nous (rires)? Je suis très sensible à la poésie, à l'invention, à l'unicité de la perception du monde, à la capacité de nommer très précisément les sentiments. Ça m'émerveille chaque fois de constater que des gens arrivent à définir le monde avec cette intelligence, cette finesse. ✦